

Patrick DANDREY

TROIS ADOLESCENTS D'AUTREFOIS

Rodrigue (*Le Cid*),
Agnès (*L'École des femmes*)
et Hippolyte (*Phèdre*)



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2021

INTRODUCTION

Après plus d'un an je rouvre ce cahier ; interrompu non faute de matière, ô Dieu ! mais ce que j'ai vécu défilait tout commentaire et surtout tuait l'enfant en moi. Non, ce n'est pas vrai : je suis devenu un autre en demeurant le même.

François Mauriac, *Un adolescent d'autrefois*, 1969, chap. II.

« Devenir un autre en demeurant le même », comme l'écrit l'adolescent de Mauriac, n'a rien, somme toute, de bien original : c'est la définition de la vie. Vivre, c'est durer, donc vieillir. Et c'est ce que fait l'être humain dès l'instant de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. On connaît le mot d'esprit prêté à Auber par Sainte-Beuve sur l'ennui de vieillir : « C'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé jusqu'ici de vivre longtemps. »¹ Reste que le vieillissement ne s'entend pas au même rythme ni au même sens dans les deux contextes ni dans les deux acceptions – l'une relative, l'autre absolue – du verbe *vieillir* tel qu'on vient d'en user : vieillir, pour un enfant, c'est devenir plus vieux sans devenir vieux – tout est relatif ; mais pour un adulte avancé en âge, vieillir, c'est se rapprocher du moment où l'on sera devenu vieux, au sens absolu du terme, où l'on fera partie des « vieux », comme on disait jadis, avant les pudeurs modernes du langage. Or l'on ne vieillit pas de la même manière selon que l'est ou non entré dans la vieillesse. S'il y a dans les

deux cas passage et mutation, la manière de changer et de passer varie du tout au tout selon l'âge.

Vieillir, pour un vieillard, c'est sentir le passage de soi vers le rien qu'il deviendra. C'est, comme l'écrivait Montaigne, se laisser « soustraire la vie par le menu » :

Voilà une dent qui me vient de choir, sans douleur, sans effort : c'était le terme naturel de sa durée. Et cette partie de mon être, et plusieurs autres, sont déjà mortes, autres demi-mortes, des plus actives et qui tenaient le premier rang pendant la vigueur de mon âge. C'est ainsi que je fonds et échappe à moi.²

Alors que, pour un jeune homme de dix-huit ans comme le héros de Mauriac, vieillir, c'est sentir au plein de son existence un autre qui est l'avenir de soi naître à chaque instant au fond de soi, naître de soi. C'est tendre vers soi-même, entre l'enfance où l'on n'était encore personne, ou du moins pas quelqu'un de bien défini, et l'âge adulte où l'on devient enfin quelqu'un, quelqu'un qui définitivement sera soi, soi-même, et regardera avec effarement les photos du petit être qu'il fut d'abord, naguère puis jadis, de manière transitoire et presque fugace, sans parvenir à s'y reconnaître. C'est le passage de l'indéfini à la définition de soi, qu'accompagne la conscience angoissée du caractère définitif de cette assignation. Angoisse sans doute, mais celle de l'élan vers soi au lieu de l'élan vers rien.

Si donc à tout âge on évolue, comme il se doit pour des êtres soumis à la loi du temps, une très ancienne tradition nous a accoutumés à découper de manière schématique d'amples périodes dans cette évolution : l'enfance, durant

laquelle on progresse graduellement, l'âge adulte, durant lequel on mûrit lentement, la vieillesse, durant laquelle on décline de plus en plus vite. Au deux extrêmes, l'ascension et le déclin inversent réciproquement leurs pentes : progression rapide qui s'alentit de l'enfant au jeune adulte, déclin progressif qui va s'accéléralant chez le grand vieillard. Reste que ce schéma en forme de plateau, qui a prévalu, par exemple, pendant les siècles d'Ancien Régime en France, n'accorde pas de place à une période décisive, la plus décisive peut-être de la vie : celle où se produit la profonde métamorphose de l'enfant en adulte, le phase de transition entre l'indéfini et le défini à laquelle le roman de Mauriac cité en exergue fournit son titre que reprend humblement celui du présent essai. Aujourd'hui où le moindre collégien dès ses onze ou douze ans s'estime devenu un « ado » de plein droit et s'installe avec fracas dans ce statut jusqu'à sa majorité, on peine à croire que durant des siècles ce schéma ternaire simplificateur ait pu occulter dans la pyramide des âges, entre l'enfant et le jeune adulte, cette période fondamentale et fondatrice, devenue pour nous si extensive. Comme si cette phase d'accéléralation et de tension dans l'être en formation, plus difficile à formaliser que le long apprentissage de l'enfance, le lent mûrissement de l'âge adulte ou la déclivité progressive de la vieillesse, lui conférait une hétérogénéité, une mouvance, une singularité indéfinissables et inexprimables, le terme de *jeunesse* étant trop peu spécifique pour l'identifier et celui d'*adolescence* trop docte pour la promouvoir.

Certes, au milieu du XIII^e siècle, Barthélemy l'Anglais, prolongeant dans sa célèbre encyclopédie

De Proprietatibus rerum (*Les Propriétés des choses*) les classifications raffinées de la période latine, opérait encore dans le continuum de la vie humaine une scission en sept phases. Il distinguait d'abord de l'enfance, antérieure à l'acquisition de la parole, la *pueritia*, qui pour sa part durait jusqu'à quatorze ans. Suivait l'adolescence, qu'Isidore de Séville poussait, rappelle-t-il, jusqu'à vingt et un ans, Constantin l'Africain jusqu'à vingt-huit, et une certaine tradition médicale jusqu'à trente-cinq... Lui succédait la jeunesse « qui tient la moyenne entre les âges », jusqu'à la cinquantaine, puis la vieillesse, que la langue latine distinguait elle-même encore d'un septième et dernier âge, la *senies* ou grande vieillesse. Voici comment, au milieu du XVI^e siècle, l'humaniste Jean Corbichon, traducteur français de l'ouvrage de Barthélemy composé en latin, commente ces subtiles distinctions :

Et de ce appert-il qu'il y a plus grand défaut de langage en Français qu'en Latin, car en Latin il y a sept âges nommés par divers noms, desquels il n'y en a que trois en Français, c'est à savoir enfance, jeunesse et vieillesse.³

« On remarquera, note Philippe Ariès en citant cette phrase, que, jeunesse signifiant force de l'âge, il n'y a pas de place pour l'adolescence ». Et d'ajouter : « Jusqu'au XVIII^e siècle, l'adolescence se confondait avec l'enfance⁴. »

La déduction peut sembler un peu radicale, même s'il n'est pas difficile, en effet, d'en produire des confirmations significatives. Ainsi Adrien Baillet, en 1688, enveloppe-t-il parmi les *Enfants devenus célèbres par leurs études ou par leurs écrits* « tous ceux d'un

âge au-dessous de 20 ans » : ainsi ce Proxagoras, qui « avait déjà donné au public une Histoire des Rois et des Archontes d'Athènes à l'âge de dix-neuf ans » ; Baillet le cite comme enfant prodige, au même titre que, par exemple, Tibère, qui aurait composé l'oraison funèbre de son père à neuf ans. Et s'il emboîte le pas à Jean Corbichon en notant que « nous n'avons point d'autres termes [*qu'*« *enfants* »] pour exprimer ceux que les Latins appellent *Pueri* et *Adolescentes* »⁵, il n'en tire pas pour autant la conséquence qu'il faudrait distinguer ces deux périodes de la vie humaine : son ouvrage prend bel et bien à son compte l'occultation de l'ancienne distinction qu'entérine la nouvelle manière de parler.

Ce témoignage se heurte pourtant, quoi qu'en dise Baillet, à un constat sans appel : c'est que le mot *adolescent* existe bel et bien dans la langue française dès alors. En témoignent les premiers dictionnaires qui paraissent à la même époque exactement que son ouvrage. Celui de Richelet en 1680 :

ADOLESCENCE. Le premier âge après l'enfance. Être dans l'adolescence. L'adolescence du monde.

ADOLESCENT. s. m. Jeune, mais ne se dit que par raillerie, d'un homme déjà vieux. Pourquoi ne ferait-il pas l'amour, ce n'est encore qu'un jeune adolescent ?

Et, plus explicite, celui d'Antoine Furetière en 1690 :

ADOLESCENT. subst. masc. Jeune homme depuis 14 ans jusqu'à 20 ou 25 ans. En plusieurs pays tous les adolescents sont obligés par honneur de faire quelques campagnes devant que s'appliquer à l'étude. Il ne se dit guère qu'en raillerie. « C'est un jeune adolescent », pour dire, « C'est un jeune homme étourdi, ou sans expérience ».

Par rapport à Ambroise Paré, par exemple, qui un siècle plus tôt francisait déjà l'*adolescencia* latine, mais en la décalant entre dix-huit et vingt-cinq ans⁶, nous en trouvons ici une définition qui la nomme, l'identifie et la situe d'une manière assez semblable à la nôtre, certes ; mais avec quelle étrange logique, qui assigne des bornes à une tranche d'âge dont en même temps on déconsidère l'appellation, dès lors que celle-ci s'applique à l'individu qui y correspond : l'adolescent ! *Ne se dit guère qu'en raillerie...* Il est bien tentant de lire ici l'expression d'un malaise qui procède peut-être moins, quoi qu'en ait écrit Ph. Ariès, de l'occultation de cette découpe, que de la peine et de la gêne à la situer : si on ne se dit pas alors « adolescent » sans ironie, si on ne désigne pas autrui par ce terme sans rire, cela ne procéderait-il pas du sentiment que toujours le vocable anticipe ou retarde, que toujours ce qu'il désigne se situe en porte-à-faux par rapport à la réalité d'une période de la vie que ce mot ne parvient pas à saisir ni à circonscrire sinon de biais et d'une prise partielle ?

En témoigne cette bizarre coutume, mentionnée justement par la rubrique de Furetière, d'envoyer précocement de jeunes garçons aux armées faire un apprentissage viril de la vie dans sa plus vive et franche brutalité, avant de prétendre les soumettre de nouveau, comme des enfants, à la férule des maîtres. Cette confusion des régimes, l'un encore infantile, l'autre tout adulte, en broyant l'espace intermédiaire de l'adolescence, a dû susciter chez les jeunes gens (en l'occurrence les garçons) d'alors une insupportable contradiction dans l'image de soi qu'en cette période

cruciale de sa vie s'emploie à tracer et à définir l'enfant qui sent naître en lui l'adulte qu'il devra devenir. Ainsi, en 1711, le fils aîné du maréchal de Boufflers, âgé de quatorze ans, déjà colonel (en titre) du régiment de son nom et gouverneur général de Flandre en survivance, reçut le fouet chez les jésuites pour avoir lancé des pois à la sarbacane au visage du P. Lejay avec les fils d'Argenson, l'aîné âgé de dix-sept ans. On les condamna tous trois à la fustigation : les Argenson en réchappèrent par la puissance de leur père, protecteur du P. Lejay ; mais le petit Boufflers passa par les verges, dont quatre jours après, à en croire Saint-Simon, il mourut de honte (et, avouons-le, d'une fièvre purpurine aussi, mais dont le mémorialiste attribue l'apparition à son « désespoir⁷ »). C'est un exemple parmi d'autres : l'on ne compte pas alors le nombre de collégiens de seize à vingt ans qui subissent encore en public la peine du fouet ou la fêrule. « Encore au XVIII^e siècle, rapporte Philippe Ariès, Marmontel quitte la rhétorique du collègue de Mauriac pour échapper au correcteur »⁸ : la rhétorique, c'est notre classe de première d'aujourd'hui, les élèves y sont âgés de seize à dix-sept ans. À la fin du siècle, le père de Nicolas Rétif de La Bretonne reçoit de son père le fouet jusqu'au sang pour avoir parlé à une jeune fille sans permission : le jeune homme est alors âgé de dix-huit ans.

Projection de cet état de choses dans la littérature, et singulièrement dans la littérature dramatique, on voit, sur la scène de Molière, dans *Tartuffe* (1664-1669), Orgon chercher fébrilement un bâton pour rosser son fils Damis coupable d'avoir dénoncé les menées de « l'honorable »

M. Tartuffe, avant de déshériter l'impertinent et de lui donner sa malédiction; or Damis est en âge et en pourparlers de mariage. Le jeune héros de *L'École des femmes* (1662), qui fait le faraud et collectionne les conquêtes en jeune homme « de taille à faire des cocus » (v. 302), tremble, pleurniche et requiert la protection de son bon ami Arnolphe quand son père, retour de voyage, lui fait dire qu'il l'« a marié sans [lui] en récrire rien » : ne pas l'« aigrir », voilà le premier souci du séducteur redevenu petit garçon. Quant au berger Myrtil que son amour pour la bergère Méricerte, dans la pastorale homonyme (1666), conduit à rejeter la main de deux nymphes éprises de ses charmes, son père qui ne l'entend pas de cette oreille ne se contente pas de le traiter de « petit sot » :

Non, je veux qu'il se donne à l'une pour époux
 Ou je vais lui donner le fouet tout devant vous :
 Ah! ah! je vous ferai sentir que je suis père.

Molière, *Méricerte*, v. 301-303.

La dénivellation burlesque s'appuie ici sur un clivage social qui permet à un père de traiter comme un enfant des écoles son fils en puissance de mariage, pour le forcer à contracter. Il faut dire qu'à la même époque, dans *Les Amours de Psyché et de Cupidon* (1669), qui n'a rien d'un conte libertin ni grivois, La Fontaine écrit à propos du Temple de l'Amour érigé à Chypre :

Dès qu'on avait atteint l'âge de discernement on se faisait enregistrer dans la confrérie de ce dieu; les filles à douze ans, les garçons à quinze.⁹